



Pierre Charras

FRANCIS BACON,
LE RING DE LA DOULEUR

*Francis Bacon,
le ring de la douleur*

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Deux ou trois rendez-vous, Slatkine, 1982.

Chez Louise, Mercure de France, 1984.

On était heureux, les dimanches,
Mercure de France, 1987.

Mémoires d'un ange, Mercure de France, 1991.

Marthe jusqu'au soir,
Mercure de France, 1993; Folio, 1995.

Monsieur Henri, Mercure de France, 1994.

Juste avant la nuit,
Mercure de France, 1998; Folio, 2000.

La Crise de foi(e), Arléa, 1999.

Comédien, Mercure de France, 2000; Folio, 2002.

Dix-neuf secondes, Mercure de France, 2003.

THÉÂTRE

Dimanche prochain, L'Avant-Scène, n° 1001, 1997.

Rameau le fou, d'après Diderot,
Séguier/Archimbaud, 2001.

Figure, L'Avant-Scène, n° 1140, 2003.

Pierre Charras

*Francis Bacon,
le ring de la douleur*

le dilettante

9-11, rue du Champ-de-l'Alouette

Paris 13^e

Couverture : photo © Francis Giacobetti

Photogravure : Dawant-Fossard

Remerciements à Michel Archimbaud

© le dilettante, 2004.

ISBN 978-2-84263-230-4

*Pour tous les Francis,
pour une seule Annick
et pour sa fille, unique.*

Le ring de la douleur représente un lieu de rêverie, d'imagination, de fiction. Mais Francis, le visiteur candide qui y pénètre, porte sur les épaules quelques-uns de nos souvenirs. De ceux, bien réels, qui ne nous quitteront plus.

C'était il y a plus de trente ans, un moment de l'automne 1971. Nous venions de rompre avec les destins que d'autres avaient tracés pour nous. Nous naviguions vers des terres inconnues dont les contours ne nous apparaissaient pas très clairement mais que nous rangions tout de même dans la catégorie des eldorados. C'est assez dire à quel point nous sommes amers, aujourd'hui. Mais alors, nous étions plutôt fiers d'avoir si bien réussi à faire quelques pas de côté, à quitter la route, à nous tourner vers ailleurs. Une grande

curiosité nous tirait par la main. Nous avions faim. Concocter des menus, des programmes, nous semblait trop fastidieux, nous préférons faire confiance au hasard, à la rumeur. Ne suffisait-il pas de tout lire, de tout voir, de tout écouter? Je dirai que nous étions jeunes.

Aussi est-ce avec une certaine insouciance que nous avons gravi les marches du Grand Palais. Le peintre dont tout le monde parlait avait une réputation sulfureuse et le nom d'un vieux philosophe qui, à en croire quelques érudits, aurait écrit les pièces de Shakespeare. Nous allions bien voir.

Nous avons vu. La décharge que nous avons reçue n'en finit pas de nous secouer, plus d'un quart de siècle après.

Contrairement à ce que les gens pensent, une vie d'homme moyenne est plutôt longue, me semble-t-il. Si on la juge trop courte, c'est qu'il ne s'y passe d'ordinaire pas grand-chose. Il y a beaucoup de déchets. Pas mal de chutes. C'est pourquoi, à l'heure des bilans, après montage, la plupart d'entre nous meurent au bout de médiocres courts-métrages. Certains, pourtant, ont la chance de rencontrer des événements. 1971 en fut un.

Francis, le personnage du texte qui va suivre, a lui aussi la chance que nous avons eue à l'époque. C'est un homme d'aujourd'hui. Il entre à Beaubourg comme nous pénétrions dans le Grand Palais. Les illusions en moins, peut-être. Il n'est plus jeune. Il a, comme moi, les jambes un peu lourdes. Le cœur aussi. Mais devant la peinture, il est vierge comme je l'étais, et comme, d'une certaine manière, je le suis encore. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que ses réactions en face des grandes œuvres vitrées de Bacon ressemblent sur plus d'un point aux miennes. La vase qui remonte en lui rappelle parfois, à un degré qui me gêne, celle qui clapote en moi. Ailleurs, elle est totalement imaginée et je n'éprouve plus que le malaise du mensonge. Bref, nous sommes ici dans le domaine du roman, de la fiction admirative. Dans un lieu où l'auteur s'invente les frères que la vie ne lui a pas donnés, ou qu'elle lui a repris. Une telle fraternité est plus que nécessaire au pied des toiles vertigineuses que nous sommes venus regarder.

Dans cette lente radiographie de la stupeur, la mémoire du visiteur est rendue de façon discontinue, en tableaux successifs de différents

formats, de tonalités variées, mais qui offrent une unité de manière, pour ne pas s'aventurer à parler de style. Il n'échappera à personne que le sujet observé est la plupart du temps la figure. On pourrait dire qu'il s'agit d'une collection d'images traitant de la douleur, parfois organisées en triptyques et comportant un grand nombre de portraits qui sont souvent ceux de l'auteur.

— Ah! oui, on a compris : c'est une équivalence! C'est, en phrases, ce que montrent les toiles de Bacon!...

Pas du tout, bien sûr. On ne trouvera ici que de la poussière. L'atelier de Bacon est célèbre. C'est un chaos. L'univers tel qu'on peut se le représenter avant la création. Et, en vérité, il ne s'agit pas d'autre chose. On y voit des tas, des piles, des détritrus, des chiffons, des documents épinglés, d'autres au sol, piétinés, martyrisés. De la poussière. C'est ce dont nous parlions. Toutes ces pages de journaux, de livres, de revues, Bacon les prenait parfois quelques instants dans ses mains avant de peindre. Il lui arrivait aussi de saisir la poussière elle-même, de la mêler à sa peinture avant de jeter le tout, à poignées, sur la toile où il créerait un ordre fascinant. Ce que je propose ici, loin du tableau, c'est cette matière

première : quelques cris, quelques visages, dont certains voudraient sourire, quelques douleurs semblables à celles que Bacon a ramassées pour s'en servir.

Là, immobile sur le ring de la douleur, Francis ressent sans pouvoir exprimer. Mais, en même temps, ce qu'il voit figuré dans les tableaux le décharge d'un peu de son poids de malheur. C'est la compassion de la beauté. Sans guérir tout à fait, bien sûr, il va mieux. Le tableau devient un miroir et Francis peut, quelques secondes, imaginer que c'est son reflet qui souffre et qu'il devrait l'aimer.

Comme moi, il y a trente ans, Francis regarde. Il a devant les yeux toute la souffrance humaine, étoilée d'infimes moments de joie. Comme si, décidément, tous les Francis Bacon de toutes les époques avaient les qualités requises pour écrire les pièces de Shakespeare. Et, ici comme là, la représentation exacte de la douleur, de l'homme seul enfermé dans son corps, produit de la beauté. Et la terreur qui nous prend nous enthousiasme. Pourquoi?

*... regarder, regarder, jusqu'à ce
que la peinture nous regarde.*

William Burroughs

Francis est debout, sonné comme un boxeur qui entend, sans comprendre, l'arbitre égrener des chiffres et qui voit, abîmé dans une fiévreuse indifférence toute gonflée de sang chaud, la défaite l'anéantir, voluptueux désastre.

La peinture, en réalité, il ne s'y est jamais intéressé. Les musées, pour lui, c'était jusqu'ici des décors, des fonds, des lieux pittoresques, déserts et silencieux, où les espions internationaux se donnent rendez-vous pour échanger des microfilms.

Et pourtant, il avait bien l'intention, depuis des années, de venir faire un tour dans cette immense centrale électrique multicolore qui avait fait tant scandale lors de sa construc-

tion. Mais pas parce qu'il s'agissait d'un musée, non. Plutôt à cause du scandale, justement. Ce qu'il attendait, c'était une occasion, un détail. Une sollicitation qui le déciderait à descendre l'esplanade au lieu de passer son chemin le long des boutiques, des cafés. Et aujourd'hui, il y a eu ce déclic : un prénom. Le peintre affiché sur le grand calicot de façade, à droite, s'appelait Francis, comme lui. Francis Bacon. Un artiste mondialement connu mais dont le nom ne lui suggérait rien de précis.

La belle saison favorise le goût de la découverte. Il n'en fallait pas plus. Ou si peu : quelques heures vides devant soi, une possibilité de rendre quelqu'un responsable de son ennui, et aussi le désir de surmonter ses répulsions, de s'agglutiner aux autres, de prendre une place dans la file d'attente, de se tendre un peu vers un but, de tester l'ampleur de sa patience.

Jusqu'aux caisses vitrées, c'était comme au cinéma. Le même piétinement. Les échos des mêmes conversations navrantes. La sueur sur la nuque de l'homme, devant, à la base des cheveux. Plus tard, Francis s'est retrouvé